

## Jean-Claude Labrecque Un monument du cinéma québécois

Yves Laberge

Numéro 320, octobre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92685ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

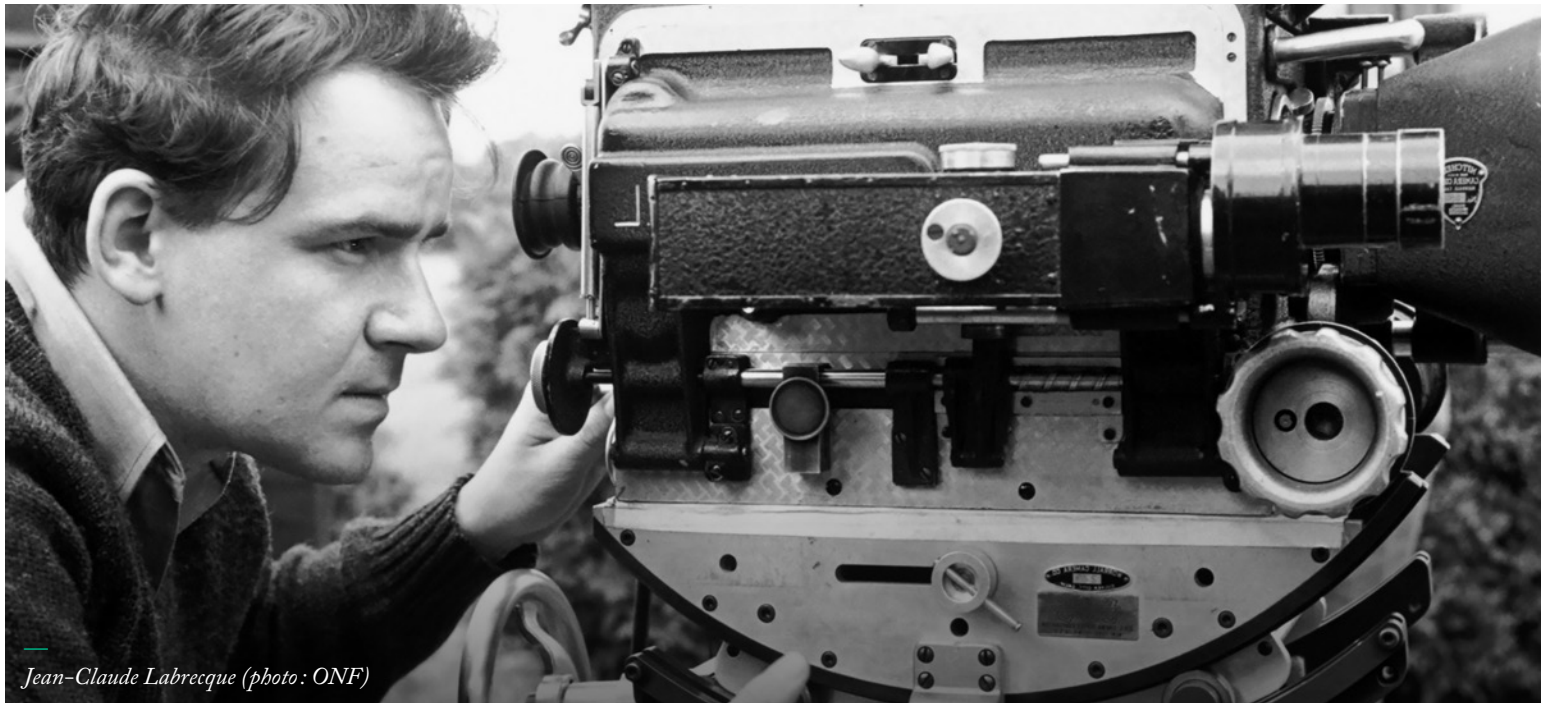
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laberge, Y. (2019). Jean-Claude Labrecque : un monument du cinéma québécois. *Séquences : la revue de cinéma*, (320), 38–40.



Jean-Claude Labrecque (photo: ONF)

## Jean-Claude Labrecque

# Un monument du cinéma québécois

YVES LABERGE

« Sachant être au bon endroit au bon moment, Jean-Claude Labrecque a filmé des instants uniques et précieux, que personne d'autre n'a enregistrés : un certain général venu de France pour une visite officielle, un portrait de Félix Leclerc chez lui, des poètes et poétesses d'ici récitant leurs œuvres, comme Claude Gauvreau et Marie Uguay, les Jeux olympiques de Montréal et de nombreux films corporatifs. »

**Qu'ont en commun** ces trois longs métrages fondateurs du cinéma québécois? Je pense à *À tout prendre* (1963), de Claude Jutra, *Le chat dans le sac* (1964), de Gilles Groulx et à *La vie heureuse de Léopold Z.* (1965), de Gilles Carle. Ces trois grands films avaient Jean-Claude Labrecque derrière la caméra, aux côtés de trois grands réalisateurs qui l'avaient choisi comme directeur de la photographie.

Récipiendaire du prix Albert-Tessier en 1992, Jean-Claude Labrecque (1938-2019) était un « régulier » de *Séquences*: encore récemment, il faisait la couverture du numéro 312 de janvier 2018 pour la sortie d'un documentaire lui étant consacré<sup>1</sup>.

Durant plus d'un demi-siècle, Jean-Claude Labrecque aura pratiqué tous les métiers du cinéma : caméraman, réalisateur, monteur, producteur et bien d'autres choses. Mais surtout, Jean-Claude Labrecque a visualisé le Québec en le parcourant, en le filmant, en le recadrant, en explorant son imaginaire et sa réalité. Il est un des rares cinéastes québécois à avoir filmé dans toutes les régions du Québec; fait à souligner, la majorité de ses films se déroulent en dehors de Montréal.

Contrairement à la plupart des réalisateurs — d'ici et d'ailleurs — Jean-Claude Labrecque était son propre caméraman lorsqu'il mettait en scène

la plupart de ses films, à part quelques exceptions notables comme ses premières fictions. Un peu comme Claude Lelouch à la même époque, il visualisait ses films au moment de les concevoir, et il faut garder cette particularité esthétique à l'esprit en visionnant ses productions. Ce sont d'abord des films d'un photographe aguerri, mais aussi d'un cinéphile et d'un amoureux du Québec.

Sachant être au bon endroit au bon moment, Jean-Claude Labrecque a filmé des instants uniques et précieux, que personne d'autre n'a enregistrés : un certain général venu de France pour une visite officielle, un portrait de Félix Leclerc chez lui, des poètes et poétesses d'ici récitant leurs œuvres, comme Claude Gauvreau et Marie Uguay, les Jeux olympiques de Montréal et de nombreux films corporatifs.

Dès ses débuts, Jean-Claude Labrecque a fait partie de ce que les historiens du cinéma ont nommé « l'aventure du cinéma direct ». Le plan d'ouverture de son court métrage *60 Cycles* (1965) est resté célèbre : on aperçoit une file interminable de cyclistes à l'horizon qui s'avancent vers nous sans avoir l'air de se déplacer. Pour obtenir cet effet inoubliable et inédit, il a pu utiliser une lentille spéciale à très longue focale faite sur mesure : un objectif de 1000 mm, alors inexistant sur le marché.



Jean-Claude Labrecque aura été un cinéaste de la modernité québécoise, c'est-à-dire des années où la transition vers un autre modèle de société est perceptible et que le cinéma pourra préserver : il est à la caméra pour un film yéyé, *Pas de vacances pour les idoles* (1965) et pour le beau film de Michel Brault, *Entre la mer et l'eau douce* (1967). À l'étranger, il fera partie de l'expédition du film *Le règne du jour* (1967) ou encore pour un reportage télévisé sur Antonioni et Monica Vitti, *Michelangelo Antonioni, storia di un autore* (1966).

Un film résume éloquentement la démarche intuitive de Jean-Claude Labrecque : *La visite du général de Gaulle au Québec* (1967). Il en a raconté les circonstances dans des entretiens et dans ses mémoires. Évidemment, personne ne pouvait se douter du retentissement de cette visite prévue pour l'Expo 67, puisque de Gaulle était déjà venu au Canada sans jamais causer de commotion. Avec audace, le cinéaste réussit à obtenir la permission de s'asseoir sur le plancher de la voiture officielle, entre le premier ministre Johnson et le général français, le jour de son arrivée à Québec. Caméra à l'épaule, il les suit durant certaines de leurs apparitions publiques. Une fois rendus à l'hôtel de ville de Montréal, circulant au milieu de la foule, Jean-Claude Labrecque sera là pour filmer et immortaliser la réplique la plus célèbre du grand Charles : « Vive le Québec libre ! ». Mais il ira plus loin : 17 ans plus tard, ces plans documentaires du « Vive le Québec libre ! » seront intelligemment réintégrés dans la trame de sa fiction *Les années de rêves* (1984), dont l'action se situe en partie durant les années 1960. Seul Jean-Claude Labrecque pouvait utiliser d'une

manière aussi créative ces documents historiques puisqu'il les avait lui-même filmés ; il a eu le coup de génie de les inclure dans un nouveau long métrage qui mélangeait intelligemment le documentaire et la fiction, le réel et l'imaginaire, la petite histoire du protagoniste des *Années de rêves* et le grand récit collectif du Québec moderne.

Techniquement, son film le plus impressionnant reste *Les jeux de la XXI<sup>e</sup> olympiade* (1977), produit par l'ONF, qu'il cosigne avec plusieurs réalisateurs et une équipe de plus de 100 techniciens. C'est la version magnifiée de cet événement qui fut fréquemment décrié dans les médias durant sa préparation. Le matériel filmé aurait pu donner sept autres films de deux heures ! Ce documentaire aurait pu, lui aussi et avant la lettre, s'intituler « À hauteur d'homme », car les athlètes étaient filmés de si près que l'on pouvait parfois les entendre.

Être cinéaste au Québec exige souvent des prouesses de savoir-faire, d'inventivité, de polyvalence et de réseautage. Le talent ne suffit pas. Dans un entretien donné à Léo Bonneville pour la revue *Séquences*, Jean-Claude Labrecque expliquait les difficultés pour les films québécois de trouver des salles de cinéma qui acceptent de les programmer sans exiger en retour des redevances exorbitantes. De plus, l'auteur de *L'affaire Coffin* (1980) était bien conscient qu'une partie des cinéphiles québécois semblaient s'être habitués aux recettes hollywoodiennes et recevaient paradoxalement les productions d'ici comme des anomalies, comme des exceptions à la norme filmique. Les cinéastes québécois devaient être sensibilisés à ce problème :

« À longue échéance, il nous faut trouver un public. Les films que nous réalisons ne correspondent

—  
60 Cycles



### À hauteur d'homme

« Rétrospectivement, Jean-Claude Labrecque restera comme un mémorialiste du Québec. Bien sûr, d'autres cinéastes avant et après lui pourraient prétendre à ce titre, mais la diversité de ses films et la constance de sa volonté de décrire le Québec montrent éloquemment les possibilités et la grandeur de son éclectisme. »

pas souvent à ce que les gens voient habituellement sur les écrans. Donc, ce sont des films pour eux plus difficiles. » Propos de Jean-Claude Labrecque à Léo Bonneville, « Entretien avec Jean-Claude Labrecque », dans *Séquences*, N° 102, octobre 1980, p. 11. <https://www.erudit.org/fr/revues/sequences/1980-n102-sequences1159248/51080ac/>

Toujours, Jean-Claude Labrecque était partant pour les projets les plus variés, en fiction comme en documentaire : sur la chanson, la poésie, la politique, les régions et l'histoire du Québec. Il acceptait régulièrement les commandes et les films corporatifs, en leur consacrant tout son talent, par exemple pour *Infiniment Québec* (2008), qui célébrait les 400 ans de la fondation de sa ville natale. Auparavant, au milieu des années 1980, l'Orchestre symphonique de Québec lui commanda un film promotionnel, qu'il tourna sur les plaines d'Abraham; la vision presque onirique d'un grand orchestre jouant dans le paysage champêtre des plaines d'Abraham était digne d'un film de Buñuel! Pour l'anecdote, Buñuel raconta dans ses mémoires (*Mon dernier soupir*, 1982) que ses producteurs mexicains lui avaient toujours refusé la permission de filmer, lors d'une transition entre deux séquences, un plan inattendu et surréaliste montrant un orchestre symphonique jouant dans un champ ou un vaste parc. Jean-Claude Labrecque, lui, l'aura fait!

Homme sensible et cultivé, Jean-Claude Labrecque ne cherchait pas constamment à s'insérer dans son époque et ne se souciait pas d'être « à la mode ». À contre-courant à une époque de sécularisation, il réalisa *Le frère André* (1987), biographie d'Alfred Bessette (1845-1937) qui fonda l'oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal et qui fut célèbre pour les miracles qu'on lui attribua. Ainsi, Labrecque réaffirmait l'attachement qui unissait beaucoup de Québécois au catholicisme.

Attaché aux poètes d'ici, cet homme d'images et de mots consacra trois longs métrages à *La Nuit de la poésie* (1970, 1980, 1990), sans oublier son complément logique, *Le moulin à paroles* (2010), réunissant les textes épiques et fondateurs qui

résumement admirablement l'identité québécoise. À travers les mots de la poésie, c'est le Québec qui était décrit et immortalisé; ici encore, il a été le seul à filmer certains de nos poètes les plus importants; c'est lui qui a immortalisé Michèle Lalonde récitant son poème « *Speak White* », et cette performance inoubliable de 1970 dépasse et prolonge la simple lecture du texte. C'est dans cette perspective qu'il a filmé *Le moulin à paroles* (2010), dont les textes de toutes sortes (littérature, chansons, écrits politiques) donnent un kaléidoscope multiforme du Québec au fil des siècles.

Son documentaire *À hauteur d'homme* (2003) a été mal compris, car plusieurs observateurs n'y voyaient qu'un portrait défavorable du premier ministre Bernard Landry (1937-2018), montrant une image d'un homme fâché et épuisé; mais en fait, le résultat était ailleurs, car Jean-Claude Labrecque illustre en filigrane le manque d'objectivité des médias face au Parti québécois. Même le politicien le plus important de sa province ne pouvait pas faire passer son message auprès des journalistes qui annonçaient le changement et la nouveauté apparente apportés par l'opposition libérale. C'est ce contre quoi Bernard Landry s'insurgeait, parfois colériquement, et c'est cette attitude que beaucoup de commentateurs ont retenu de ce film amer qui décrit de l'intérieur — et parfois intimement — la chute d'un politicien digne, intègre et humaniste. Si la victoire a de nombreux parents, la défaite est orpheline. Mais il faut la documenter.

Rétrospectivement, Jean-Claude Labrecque restera comme un mémorialiste du Québec. Bien sûr, d'autres cinéastes avant et après lui pourraient prétendre à ce titre, mais la diversité de ses films et la constance de sa volonté de décrire le Québec montrent éloquemment les possibilités et la grandeur de son éclectisme. Il aura dépeint le Québec sous tous ses angles et sous tous ses genres filmiques.

Il y a neuf ans, j'écrivais dans le magazine *Nuit blanche* N° 119 (juillet 2010) que « Jean-Claude Labrecque est bien plus qu'un habile caméraman et qu'un réalisateur de calibre international: il demeure la mémoire vivante du Québec »<sup>2</sup>; ce verdict reste encore plus vrai aujourd'hui.

Quelques jours avant son décès, survenu le 31 mai 2019 à Montréal, Jean-Claude Labrecque mettait encore sur papier des idées pour un prochain projet. Les films restent, et le souvenir aussi. Créateur infatigable, travailleur passionné et généreux, mémorialiste attaché à l'histoire en train de se faire et soucieux de la préserver visuellement, Jean-Claude Labrecque avait rédigé ses mémoires, conjointement avec sa compagne Francine Laurendeau, sous le titre *Souvenirs d'un cinéaste libre*<sup>3</sup>. Cette lecture sera une manière de le retrouver. ▲

<sup>1</sup> Labrecque, une caméra pour la mémoire, de Michel La Veaux, 2017. <https://www.revuessequences.org/2018/01/labrecque-une-camera-pour-la-memoire/>

<sup>2</sup> Souvenirs d'un cinéaste libre, *Nuit blanche* N° 119, juillet 2010. <http://www.nuitblanche.com/commentaire-lecture/souvenirs-dun-cineaste-libre/>

<sup>3</sup> Jean-Claude Labrecque, avec Francine Laurendeau, *Souvenirs d'un cinéaste libre*, Montréal, Art global, 2009.